

comme les révélations d'un monde encore inconnu. Mais, au XIXe, l'orientalisme de Bajazet est bien pâle et ses héroïnes sont tout au plus des sultanes de Versailles en comparaison des personnages de Byron et de Loti dans leurs cadres d'une couleur locale si mouvementée et si intense.

Junie, plus écrasée encore que Britannicus par des monstres comme Néron, Agrippine et Narcisse, et par l'austère figure de Burrhus, Bérénice, bergère couronnée, plaintive colombe, pour l'amour de laquelle Titus n'ose même pas risquer un coup d'état, Iphygénie, victime intéressante, mais si pâle à côté de cette furie d'Eriphile, toutes ces petites pensionnaires pourraient cependant nous captiver et nous séduire plus longtemps.

Mais elles finissent par s'évanouir devant Monime, cette personification si gracieuse et si attachante de l'amour jeune, pur et persécuté, qui évolue à la fois avec tant de féminine souplesse, de tact et de naïve candeur entre la passion ridiculement sénile d'un despote ombrageux et son amour pour Xipharès, jusqu'à ce dénouement d'autant mieux accueilli qu'il est plus souhaité et moins attendu.

Le rôle ridicule du vieux roi du Pont ne laisse pas, cependant, que d'introduire une légère pointe de comique dans la tragédie qui porte son nom, et Monime, dès l'instant qu'elle cesse d'être tragique, demeure simplement touchante. Aussi évoque-t-elle invinciblement la figure plus grandiose et plus austère de la mère et de l'épouse, d'Andromaque, un instant rejetée au second plan par les fureurs d'Hermione. Nous avons déjà, du reste, entrevu la femme d'Hector, heureux et fière encore malgré ses premières larmes, dans cette inimitable scène homérique des adieux. Et voici que nous la retrouvons, dans cette tragédie appelée à si juste titre le Cid de Racine, puisqu'un tel contraste est digne du génie de Corneille, veuve, captive et torturée par l'alternative d'avoir à sacrifier la chère et glorieuse mémoire de son époux, ou l'unique et tendre gage qui lui reste de son amour. Ne dirait-on pas même que le tragique prélude ici à l'orateur chrétien et Bossuet ne s'est-il pas inspiré de Racine pour nous montrer dans Henriette d'Angleterre, cette Andromaque du XVIIe siècle, à qui Racine a peut-être aussi songé, « toutes les extrémités des choses humaines » et ce « je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute aux grandes vertus » ? A tous ces titres et malgré le voisinage compromettant d'une rivale qu'elle écrase de toute sa supériorité esthétique et morale, Andromaque me semble le type de femme le plus accompli, et la tragédie qui porte son nom, le chef-d'œuvre de Racine, parceque c'est par elle qu'il s'est le plus approché de son inimitable aïeul. C'est toujours ainsi qu'il faut dire tout le bien que l'on pense de Racine pour n'avoir pas à craindre d'entendre la « grande ombre » de Corneille nous reprocher de lui ravir sa gloire !

Paris, sept. 1893.

A. GAUDEFRY.